

Simone Bonnafous

**Histoire incomplète
du Frère Théodore-Louis
devenu notre grand-père**

2026

© Simone Bonnafous, 2026

ISBN: 979-10-439-0520-9

EAN: 9791043905209

Librinova”

Courriel: contact@librinova.com

Internet: www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Jean-Louis et Claire, mes enfants,
Sahel, Camille, Ambre et Albanne,
mes petits-enfants.*

*À André et Jean,
les deux autres petits-enfants
de Frère Théodore-Louis.*

Avant-propos

Quand j'ai commencé à écrire le texte qui suit, au début de l'année 2023, j'étais loin de penser que je ne le terminerais qu'à l'automne 2025 et que j'y aurais consacré autant de temps et d'efforts, même s'ils furent très discontinus.

Si les trente premières pages qui racontent ma quête et les raisons intimes de cette quête furent assez faciles à écrire, car elles se greffaient sur un désir d'élucidation de la vie d'un être proche, je me suis rapidement heurtée à deux difficultés.

D'une part il est impossible de comprendre, au sens fort de ce terme, ce qu'a vécu notre grand-père et pourquoi il l'a vécu, sans arpenter trois histoires intimement mêlées : celle de l'École en France, celle des congrégations religieuses et, en leur sein, celle des Frères des écoles chrétiennes.

D'autre part, il m'est rapidement apparu que, une fois avérés les faits relatifs au "jeune Louis", je ne pourrais cependant trouver aucun document un peu personnel (lettres, bulletins, récits, photos) permettant de singulariser son expérience.

J'ai donc finalement rédigé un texte qui relève de trois ordres d'écriture différents :

- Une première partie (chapitre 1), assez intime, qui raconte le grand-père que j'ai connu et qui m'a élevée et les motifs et étapes de ma recherche.
- Une deuxième partie (chapitres 2 et 3), proprement historique, où je procède à une rapide synthèse des nombreux ouvrages que j'ai lus ou parcourus, pour cerner le plus exactement possible la "grande Histoire" qui englobe la "petite histoire" de Louis Foulquier.
- Une troisième partie (chapitre 4) où j'essaie, à partir de documents et témoignages divers et variés (jusqu'à celui de Léo Ferré...) d'imaginer ce qu'a été concrètement cet exil italien et comment il a marqué le petit Aveyronnais qui deviendrait notre grand-père dans les années 1950.

Sans pour autant verser dans l'œuvre romanesque, malgré les exhortations de certains amis littéraires, car je ne me sens nullement ce talent et n'ai pas la fibre « *imaginative* », comme me l'a dit si gentiment un jour ma petite fille de cinq ans.

À la quête du grand-père

Pourquoi raconter mon grand-père Louis Foulquier ?

Parce qu'il m'a en grande partie élevée, et peut-être un peu "rap-tée", renouvelant ainsi, mais sous une forme bien plus affectueuse, le rapt dont il avait été victime dans son enfance ; rapt qui fut en même temps sa chance, comme son intervention dans ma vie, celle de mon frère André et celle de ma mère, fut sans aucun doute notre chance.

Parce que j'ai le sentiment et même la certitude de beaucoup lui devoir et avec moi, toute cette branche de la famille aveyronnaise montée en région lyonnaise et suffisamment embourgeoisée, pour que ma génération, et moi-même tout particulièrement, fassions des études supérieures et en tirions tout le bénéfice qu'on pouvait en tirer.

Parce que j'ai souvent eu la perception d'une injustice à son égard, dans le regard très critique que portaient sur lui ma mère et André, qui vivait avec elle, et dont le contact avec notre grand-père était plus rugueux que le mien.

Parce qu'un jour de 2010, j'ai trouvé au fond d'un placard de maman, dont j'organisais alors le déménagement auprès de moi en région parisienne, une boîte noire (la noirceur est-elle celle de mon ressenti, renvoie-t-elle aux secrets livrés par les boîtes noires des avions ou était-elle vraiment noire ?) contenant un journal intime de ma grand-mère maternelle.

Cette grand-mère "nourricière" qui m'avait tant choyée au quotidien quand j'étais petite, racontait dans ce journal son abandon et sa solitude dans une maison de retraite, certes dirigée par sa fille, mais qu'elle ne voyait guère pour autant. Elle disait aussi sa peine de ne presque plus voir sa petite fille, ni surtout celui qu'elle appelait « *mon petit Jean-Louis* », c'est-à-dire mon propre fils. J'ai lu ces quelques lignes debout sur un escabeau, horrifiée de ce que je réalisais rétrospectivement de mon ingratitude vis-à-vis de quelqu'un

que j'avais tant aimée et qui m'avait tant chérie. Horrifiée de ne plus pouvoir rien faire car le temps était bien révolu. Horrifiée de l'imaginer seule dans sa petite chambre, attendant des visites que nous lui accordions avec parcimonie, tout occupés que nous étions par notre vie, notre avenir et celui de nos enfants. La banalité et la normalité des vies et des générations qui s'enchaînent... à distance.

Je pense n'avoir jamais autant pleuré que ce jour-là ; impossible de m'arrêter ; une douleur intense, une honte qu'aucun argument rationnel (du style : « à 500 km de distance, que pouvais-tu faire ? », « c'était à ta mère d'abord, de s'en occuper », « toi, tu t'occupais de tes enfants »...) ne pouvait laver car la honte était moins celle de mes actes (ou plutôt de mes non-actes) que celle de mon absence d'empathie, au sens étymologique du terme : capacité (ici l'incapacité...) de s'identifier à autrui, dans ce qu'il ressent.

Car cette grand-mère que j'avais "oubliée" même si je lui faisais de temps à autre l'aumône d'une visite, ce n'était pas une grand-mère des vacances d'été, comme on a une maison secondaire où l'on passe les week-end et quelques congés. Non, ma grand-mère Germaine, la femme de mon grand-père Louis, était "ma maison principale", celle où, jusqu'à mes onze ans, je demeurais du dimanche soir au samedi matin, car je ne retrouvais ma mère, "ma maison du week-end" en quelque sorte, qu'après l'école du samedi après-midi qui était encore la règle dans les années 1960.

Cette grand-mère tout en chaudes rondeurs (je me représentais ma grand-mère comme un rond et ma mère comme un carré), dont les bras un peu mous et les seins généreux étaient si bons à apaiser mes terreurs nocturnes était certes moins belle que ma mère, ses talons, ses robes moulantes et seyantes, son allure de dame dont j'étais si fière le samedi quand elle venait me chercher à la sortie des classes. Mais elle était douce, bienveillante, gaie et, jusqu'à mon entrée en sixième du moins, ma plus solide amarre, celle que je trouvais toujours quand je rentrais de l'école, qui s'occupait de ma toilette et de mon coucher quand j'étais petite fille, de mon linge, de mes trois repas (et à midi aussi de ceux de mon frère et ma mère qui étaient en quelque sorte demi-pensionnaires de cette maison), de mes jeux, de mes ami-e-s dont elle fréquentait les mères, comme si

elle avait été ma propre mère. Qui m'emmenait aux “petits jardins”, les modestes squares publics du centre de Villefranche-sur-Saône, m'achetait mes habits, me conduisait chez le médecin et, avec le grand-père, se chargeait encore de moi pour la plupart de leurs vacances. Bref, une grand-mère qui avait pour ainsi dire adopté une troisième enfant, à l'âge de 54 ans.



Notre grand-mère, alias « *Mémé Germaine* »
en 1952 (année de la naissance d'André).

Mais n'était-ce pas de mon grand-père que je voulais raconter la vie ou du moins ce qu'elle a eu de plus mystérieux et surtout de plus “tu” ?

Sans doute, mais y serais-je venue sans la découverte de cette boîte qui m'a tant brûlé les doigts que je n'ai pu en lire que quelques phrases douloureuses et l'ai donnée le soir même à André, en lui disant que j'étais incapable d'en lire plus ni de la garder, mais que je comptais sur lui pour la conserver pieusement ?

Il aura fallu encore de nombreuses années et finalement que je sorte de la frénésie de mes dernières fonctions pour que j'essaie de me raccorder à ce passé.

Certes en 2012, j'avais déjà mis à profit quelques mois de congé sabbatique pour dresser un portrait kaléidoscopique d'un père qu'on aurait pu qualifier de “génétique”, s'il n'avait quand même toujours “fait partie du paysage”. Lui qui a disparu une première

fois à ma naissance, à ce que j'ai compris, après avoir fait faillite, laissant maman, André et moi avec plus de dettes que de ressources, au milieu des "glacis floraquiens" de l'hiver 1955-1956¹; épisode inaugural, si je puis dire, que le grand-père, qui n'avait pas peur de rabattre la grande histoire sur la petite, appelait la « *débâcle* » ...

Un père "fêtard", "coureur", "instable", "faible" et alcoolique côté noir, joyeux, doué pour les langues et la musique, sociable et capable de s'adapter à beaucoup de situations côté blanc. Tout cela à la fois sans aucun doute, comme j'ai tenté de le montrer dans ce texte polyphonique où Pierre, le frère, Firmin, l'ami d'enfance, Hilde, la seconde épouse, Helga, la nièce d'adoption et moi-même disions chacun notre vérité du personnage. À la Pirandello en quelque sorte, le style en moins ...

Si j'avais eu plus de temps, aurais-je eu le courage de faire parler ma mère, qui vivait à l'époque en face de chez nous, à Clichy-la-Garenne? Ce n'est pas certain, tant je savais douloureux pour elle ce mariage et ses suites, et tant je la savais tranchée – au sens propre comme au sens figuré – sur ce sujet. Pouvait-il en être autrement d'ailleurs? Ce qu'il y a de sûr en tout cas, c'est qu'il m'aurait fallu beaucoup plus de disponibilités que je n'en ai eu entre 2012, année où je rédigeai le texte sur mon père et 2017, année où maman est décédée.

Entre les deux, ce sont cinq ans d'une direction de ministère qui m'ont accaparé l'esprit, "l'épisode récit du père" n'ayant finalement été qu'un moment de temps calme arraché à une vie menée à cent à l'heure, qui m'a toujours permis de concilier famille, réussite professionnelle, amis, voyages, sport, culture et quoi d'autre encore? Mais sûrement pas le temps de la détente, de la paresse, le temps qu'on dit "perdu" et qui aurait peut-être permis que je tisse avec ma mère la possibilité d'une parole et d'un échange profond, comme apparemment ma fille Claire a réussi à le faire.

1 – L'hiver 1955-1956 aurait été le plus froid du XX^e siècle: cf. *Le Nouvel Observateur* du 3 février 2012: « *Les babyboomers s'en souviennent peut-être. Février 1956, ou le mois le plus froid du XX^e siècle, avec un déficit thermique de plus de 10°C. Deux ans après l'hiver 1954, déjà très dur et marqué par l'appel de l'Abbé Pierre. Entre le 31 janvier et le 28 février 1956, une vague de froid (et de neige) s'abat sur la France et l'Europe, vitrifiant la Côte d'Azur jusqu'à l'Italie et recouvrant la côte Atlantique d'un manteau neigeux* ».